**Cécilia ÉLIMORT, *L'expérience missionnaire et le fait
colonial en Martinique (1760-1790)***

Matoury, Ibis Rouge Éditions, 2014

Manuel Covo

Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/ahrf/13668>

DOI : 10.4000/ahrf.13668

ISSN : 1952-403X

Éditeur :

Armand Colin, Société des études robespierristes

Édition imprimée

Date de publication : 1 septembre 2015

Pagination : 264-266

ISBN : 9782200929855

ISSN : 0003-4436

Référence électronique

Manuel Covo, « Cécilia ÉLIMORT, *L'expérience missionnaire et le fait colonial en Martinique (1760-1790)* », *Annales historiques de la Révolution française* [En ligne], 381 | juillet-septembre 2015, mis en ligne le 08 janvier 2016, consulté le 23 avril 2022. URL : <http://journals.openedition.org/ahrf/13668> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/ahrf.13668>

Ce document a été généré automatiquement le 23 avril 2022.

Tous droits réservés

Cécilia ÉLIMORT, *L'expérience missionnaire et le fait colonial en Martinique (1760-1790)*

Matoury, Ibis Rouge Éditions, 2014

Manuel Covo

RÉFÉRENCE

Cécilia ÉLIMORT, *L'expérience missionnaire et le fait colonial en Martinique (1760-1790)*, Matoury, Ibis Rouge Éditions, 2014, 260 p., ISBN 978-2-84450-448-7, 20 €.

- 1 À travers l'étude de l'expérience missionnaire en Martinique avant la Révolution, la jeune chercheuse Cécilia Élimort éclaire une dimension peu connue du fait colonial dans les Antilles françaises. Il s'agit d'un mémoire de master remanié et publié dans la collection guyanaise « Espaces outre-mer » de la maison Ibis Rouge Éditions. Bernard Gainot, qui a assuré la direction des recherches de Cécilia Élimort à l'université Paris 1 Panthéon-Sorbonne, indique à juste titre dans sa préface que l'étude constitue un « jalon important » (p. 14) dans la connaissance des sociétés coloniales antillaises. L'ouvrage se révèle en effet foisonnant et ouvre une multitude de pistes de réflexions. L'auteure offre non seulement une présentation institutionnelle de la présence ecclésiastique en Martinique, mais la resitue dans les dynamiques politiques, sociales et culturelles qui traversent l'empire français de la deuxième moitié du dix-huitième siècle.
- 2 La première partie étudie le choc produit par la guerre de Sept ans (1756-1763) sur la relation entre la colonie et la métropole. Elle montre comment le pluralisme missionnaire caractéristique de la Martinique, dont les paroisses étaient partagées entre dominicains, capucins et jésuites, fut bousculé par la reprise en main de l'État. La Martinique ayant capitulé en 1762, les ordres se divisèrent sur l'attitude à adopter vis-à-vis de l'occupant britannique. Les jésuites se montrèrent nettement plus conciliants

que les dominicains, qui en profitèrent pour dénoncer leurs rivaux auprès des autorités lors de la rétrocession de la colonie à la France en 1763. Le nouveau gouverneur, le duc de Fénelon, réformateur et anticlérical, se révéla particulièrement sensible aux accusations frappant les jésuites, soupçonnés de comploter avec les esclaves et de s'enrichir au détriment des paroissiens. Le souci d'assurer la loyauté d'une colonie jugée essentielle à la prospérité de la métropole poussa Fénelon à prendre des mesures répressives. Les spéculations du jésuite Lavalette lui fournirent le prétexte pour suspendre la compagnie, qui fut par la suite supprimée en métropole également. La monarchie tenta même d'implanter des séculiers sous la férule de l'abbé Perreau, en lieu et place des jésuites. Cependant, la résistance des paroissiens – attachés aux cadres anciens – fit échouer ce projet de sécularisation qui était destiné à renforcer la mainmise de l'État sur l'institution religieuse. Cette tentative reflétait la volonté d'imposer l'exclusivité de l'allégeance nationale dans une perspective gallicane. Elle témoignait également du souci de subordonner et de surveiller l'institution religieuse conçue comme un outil de domination coloniale.

- 3 Cette partie s'avère passionnante, car elle révèle la dimension impériale de transformations politiques à l'œuvre dans la période prérévolutionnaire. Ainsi le livre va-t-il dans le sens de David Bell qui a mis en évidence le rôle essentiel de la rivalité impériale et de la pensée religieuse dans l'émergence d'une forme de nationalisme français (David Avrom BELL, *The Cult of the Nation in France : Inventing Nationalism, 1680-1800*. Cambridge, Harvard University Press, 2009). Cependant, l'auteure insiste moins sur la dimension culturelle et spirituelle de la crise que sur ses ramifications institutionnelles et politiques. À ce titre, l'analyse de l'affaire Lavalette est extrêmement suggestive. On aurait aimé que l'auteure discute directement l'historiographie portant sur la déchristianisation de métropole ou sur les origines religieuses de la Révolution : cela aurait en effet permis de creuser l'hypothèse selon laquelle les colonies jouèrent un rôle moteur dans les dynamiques sociopolitiques étudiées par Michel Vovelle, Dale Van Kley et d'autres (Michel VOVELLE, *Piété baroque et déchristianisation en Provence au XVIII^e siècle*, Paris, Plon, 1973 ; Dale VAN KLEY, *The Religious Origins of the French Revolution : From Calvin to the Civil Constitution, 1560-1791*, New Haven, Yale University Press, 1999). Mais la partie vaut à elle seule par sa capacité à défricher de nouveaux champs.
- 4 Dans un deuxième temps, l'auteure s'intéresse aux réalités de l'encadrement paroissial. On apprend que les missionnaires, loin d'être détachés du monde, sont partie prenante de l'expérience coloniale. Comme nombre de Blancs de Martinique, les religieux avaient aussi l'espoir de faire fortune et étaient particulièrement intéressés à la prospérité des plantations : les ordres étaient d'ailleurs souvent de grands propriétaires. Il semblerait que les curés aient peu intercedé en faveur des esclaves ou du moins Cécilia Élimort n'explore-t-elle pas cette possibilité. À travers les activités pastorales et les cérémonies liturgiques, ils contribuèrent grandement au contrôle social de la main-d'œuvre et justifiaient l'exploitation des Africains. Mais les missionnaires s'organisèrent également pour mieux encadrer les créoles blancs, suspects de libertinage et de matérialisme, ce qui contribuait à faire des colons de fort mauvais patriotes. Afin de les éduquer et de rétablir leur loyauté, ils créèrent le collège Saint-Victor pour les garçons et de l'École de la Providence pour les filles. L'historienne évoque aussi la question de la créolisation des pratiques religieuses des esclaves, mêlant africanité et catholicisme européen. Les développements portant sur la « fétichisation » de l'eau bénite par les

esclaves sont à ce titre très intéressants. L'auteure pourra à l'avenir prolonger la réflexion en intégrant différents travaux relatifs à la notion de créolisation, en particulier dans l'historiographie anglophone (voir en particulier les travaux fondateurs : Sidney W. MINTZ and Richard PRICE, *An Anthropological Approach to the Afro-American Past : A Caribbean Perspective*, Philadelphie, Institute for the Study of Human Issues, 1976 ; Kamau BRATHWAITE, *The Development of Creole Society in Jamaica, 1770-1820*, Oxford, Clarendon Press, 1978).

- 5 La dernière partie aborde plus directement la façon dont l'expérience missionnaire contribue à structurer la société martiniquaise, notamment à travers l'administration des principaux sacrements. Si les discriminations à l'égard des juifs et des protestants tendaient à s'estomper dans les années 1770 et 1780, elles frappèrent davantage les libres de couleur, comme John Garrigus l'a également montré pour Saint-Domingue (John D. GARRIGUS, *Before Haiti : Race and Citizenship in French Saint-Domingue*, Palgrave Macmillan, 2006). Or les missionnaires jouèrent un rôle important dans la justification de cette législation locale discriminatoire. Le « curé des nègres » avait ainsi en charge les libres de couleur, ce qui rappelait que ces derniers ne pouvaient échapper à la « tache » de l'esclavage. Lors de la cérémonie d'affranchissement, les nouveaux libres devaient jurer devant Dieu, fidélité, soumission, respect et dévotion aux Blancs, « seigneurs et patrons » (p. 220). En imposant des pénitences publiques aux esclaves coupables de marronnage, d'avortement et d'empoisonnement, le capucin Charles-François de Coutances rétablissait d'autre part le « spectacle » du châtiment (p. 199). Il fallait briser l'individu dans le cadre même de la messe, et ce, afin de policer les comportements. Reste que missionnaires et administration ne s'accordaient pas sur la meilleure façon d'assurer l'ordre public, comme le montre l'interdiction de plusieurs fêtes religieuses par la monarchie qui redoutait tout rassemblement d'esclaves. Pour terminer, l'auteure évoque rapidement l'entrée dans la Révolution, marquée notamment par la suppression des ordres, mais suggère que ce moment mériterait à lui seul une étude spécifique.
- 6 Le grand mérite de ce livre est d'ouvrir des pistes de réflexion qui vont dans plusieurs directions – liens entre Église et État en contexte colonial, créolisation et syncrétisme religieux, construction des différences et des hiérarchies, etc. D'un point de vue formel, certaines expressions sont parfois maladroites, et plusieurs passages, en particulier dans la dernière partie sur les pratiques sacramentaires, auraient mérité d'être étayés davantage. À plusieurs reprises, l'auteure est quelque peu victime de ses sources missionnaires en reprenant à son compte la rhétorique accusatoire contre des colons blancs « libertins » ou en n'indiquant pas toujours les mécanismes de résistance opposés par les esclaves. On aurait aussi souhaité que l'éditeur soit plus attentif aux coquilles, trop nombreuses, qui gênent la lecture. Le livre est cependant joliment illustré, agrémenté de cartes et d'annexes fort utiles, témoignant de la fréquentation d'archives variées. En somme, il s'agit d'un ouvrage prometteur qui révèle un fort potentiel et qui démontre l'intérêt d'une histoire intégrant pleinement la dimension religieuse dans l'étude des sociétés antillaises pendant la période coloniale.